ANDREÏ GUELASSIMOV

Le Froid

roman en trois actes avec entractes
traduit du russe par Polina Petrouchina

ACTES SUD

Who'd ever tought that Hell would be so cold ?

Tom Waits, *Lucinda.*

ACTE PREMIER

PREMIÈRES GELÉES

Pour s'évanouir, rien ne vaut les toilettes arrière d'un Boeing 757.

Bien sûr, c'est pas mal aussi de se laisser tomber, l'air hagard, quelque part sur une plage ou sur un canapé au beau milieu de coussins moelleux. Mais, faute de sable fin et de canapé le moment venu, il n'y a pas mieux que les toilettes arrière d'un Boeing.

L'endroit est si petit que ce n'est pas risqué. En écoutant les alertes familières qui vous traversent l'esprit dans ces moments-là, vous êtes surpris, comme toujours, avant de vous recroqueviller doucement et de glisser le long du mur. Debout face à la cuvette, vous risquez de la toucher avec les genoux, aussi est-il plus hygiénique de vous tourner de côté par rapport à l'ami blanc. Ainsi stabilisé, vos pieds butent contre la cloison du lavabo et vous permettent de rester paisiblement sur le sol en position fœtale.

L'aéronef file au-dessus des nuages, une queue se forme dans l'allée devant les toilettes, les hôtesses de l'air préparent leurs chariots de collations, et vous êtes délicieusement absent. Vous ne vous trouvez ni dans la cabine de l'avion, ni dans votre propre corps, ni au pays des songes. Vous êtes nulle part, et votre

enveloppe corporelle soudain orpheline vole à près de neuf cents kilomètres à l'heure, tournant le dos à cette curieuse ville où vient de s'écouler la moitié de votre vie, ou plutôt de la vie de votre corps.

La carte d'embarquement glissée dans la poche de votre veste particulièrement froissée porte le nom d'*Eduard Filimonov*, sans vous relier à ce corps vide recroquevillé. Au comptoir d'enregistrement, la demoiselle d'un certain âge aux traits tirés s'est trompée en tapant votre nom, et celui qui aurait pu la corriger ne lui a rien dit. Il n'était pas encore certain de monter dans cet avion. Aussi, il avait du mal à parler. Ses lèvres ne lui obéissaient presque plus.

— Eh ! C'est comment déjà, votre nom ? Le metteur en scène ! Réveillez-vous, s'il vous plaît…

Quelqu'un secouait vigoureusement Filippov par l'épaule.

— Vous m'entendez ? Il est huit heures du soir ! Réveillez-vous ! Vous allez rater votre avion.

Filippov repoussa une affreuse main inconnue et voulut se cacher sous la couette. Mais il n'avait pas de couette. La seconde d'après, il comprit qu'il venait d'émerger du néant avec la pire, la plus inhumaine des gueules de bois. Devant un tel affront de la part de son être, Filippov se mit à geindre.

— Pas la peine de faire semblant, dit une voix affreuse, prolongement de la main tout aussi affreuse. Vous n'avez mal nulle part. Ce matin encore vous galopiez dans tout l'appartement. Et arrêtez de me donner des coups de pied, merci… C'est vous qui m'avez demandé de vous réveiller.

J'ai déjà appelé un taxi. Vous partez de Domodedovo[1], c'est bien ça ?

Filippov voulut relever la tête, mais il n'avait plus de tête. Ou plutôt, il en avait une, mais ce n'était pas la sienne. Quelqu'un avait oublié sa tête sur les épaules de Filippov, une tête ignoble, poisseuse, récalcitrante. La tête étrangère refusait de se relever. Tous les autres organes se joignirent au mouvement séparatiste. L'estomac demandait qu'on l'emmène là où il pourrait vomir ; le front suppliait qu'on ne l'inonde plus de plomb en fusion ; la langue et le larynx rêvaient d'icebergs ; quant aux mains, modestement, elles ne demandaient qu'à trembler et transpirer. Filippov se sentait comme l'Union soviétique en 1991. Il se disloquait. C'était comme s'il mourait, mais en pire.

À propos de la mort, Filippov avait compris à l'approche de la quarantaine qu'en partant, il ne serait rien de plus que ce qu'il était au départ, et il avait arrêté de vraiment gamberger sur la question. Jusque-là il se faisait du souci, mais ensuite il s'était détendu. Parce que tout formidable, talentueux et inégalable qu'il était, il n'existait pas jusqu'à un point précis sur la ligne du temps, jusqu'à l'ouverture d'une parenthèse dans le calendrier. Et il n'existerait plus après une certaine date. Il sortirait de la parenthèse et l'équation serait résolue. Or, pour résoudre une équation, il faut trouver ses racines. En ce sens, il se comparait au vieux Chinois rusé qui arpente la montagne à la recherche d'une racine magique. Il la trouve, et l'équation est résolue. La

1. Un des deux grands aéroports de Moscou, qui dessert les vols intérieurs. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

voilà, l'immortalité. Parce qu'après sa mort, Filippov s'apprêtait simplement à rivaliser avec cette chose qui n'existait pas il y a quarante-deux ans, qui vadrouillait on ne sait où jusqu'à sa naissance et ne se bilait certainement pas pour sa mort. Il avait l'intention de mettre un signe égal entre lui et cette chouette petite chose insouciante qui n'avait pas la moindre raison de s'en faire. Pour lui, la différence entre ce qu'il y avait avant la parenthèse et ce qu'il y aurait après se résumait à quelques dizaines de photos qui resteraient de lui. Ridicule, puisque personne n'aurait l'idée de pleurer sur des images d'avant sa naissance, ou de les barrer d'un ruban noir, partant, disons, de l'idée qu'on n'existe pas encore et qu'on est tant attendu que c'en est insupportable. C'est plus tard qu'on prend le pli. Quand on s'habitue à l'avoir sous la main, sans soupçonner l'histoire de l'équation. Voilà pourquoi Filippov n'avait presque pas peur de la mort en soi. C'était sa cuite qui le préoccupait davantage.

— Vous vous levez ou pas ? Je dis quoi moi au taxi ?

Après cette méditation autour de la mort, Filippov se résigna à vivre et s'efforça de rassembler tous ses organes révoltés. Même la plus bancale des consolidations ne peut se faire sans l'impulsion d'un leader déterminé.

— Où suis-je ? lâcha-t-il en surmontant une nausée que personne d'autre n'aurait pu supporter.

— Dans le vestibule, répondit, perfide, l'affreuse voix.

Filippov décolla ce qui lui restait de paupières et fit fonctionner ses yeux tant bien que mal. Son champ de vision était réduit : un fragment de mur tapissé de vieilles photos ; une mèche blonde,

appartenant vraisemblablement à l'affreuse voix ; le dos d'un canapé en cuir, celui sur lequel il s'était réveillé. Ou plutôt, sur lequel il avait repris connaissance. Le canapé trônait au milieu d'un gigantesque vestibule. Filippov parvint à comprendre cela à la deuxième tentative. En face, une porte d'entrée massive obscurcissait sa vue.

— Arrêtez de rouler des yeux. Je vais pas payer le taxi à votre place.

Filippov exhorta les citoyens de sa nation intérieure à faire preuve de courage et s'agrippa au dos du canapé. Après deux ou trois gestes malencontreux qui contraignirent son estomac à annoncer son départ volontaire de la fédération, Filippov arriva finalement à un consensus. Il se figea dans une position plus ou moins verticale, avala sa salive, jeta un coup d'œil à sa veste de costume définitivement froissée puis vers ce qui parlait avec cette affreuse voix.

— T'es qui ?

— Ah ben merci.

— Tu ne pouvais pas m'enlever ma veste, non ? C'est une Burberry, figure-toi.

— C'est vous qui ne m'avez pas laissé faire. Vous avez dit que vous alliez avoir froid.

— T'aurais pu… m'apporter un petit plaid… Où sont les autres ?

— Quels autres ?

— Ben… ceux qui vivent ici…

Les gens de la nuit passée lui apparaissaient dans un grand flou sans visages. Filippov ne connaissait personne parmi eux. Vacillant faiblement dans sa mémoire tuméfiée, enflammée et brumeuse, le processus en vertu duquel il s'était retrouvé dans cette

soirée lui échappait. Son esprit était traversé par les bribes d'une horrible mélodie entendue sur MTV ; il aurait voulu s'en débarrasser, mais la petite musique ne le lâchait pas. Les formes humaines tournoyèrent gentiment sur cet air vomitif puis sa propre nausée entra dans la danse.

— Où sont les toilettes ? eut-il le temps de demander.

— Deuxième porte à gauche dans le couloir.

Après l'ouïe et la vue, l'odorat finit par se réveiller. Les odeurs avaient un peu tardé, mais elles se firent vite remarquer. Filippov, ne s'attendant pas à un nouveau coup bas, aspergeait mollement avec l'eau du robinet son visage de cire complètement pétrifié lorsqu'il fut saisi par une odeur suffocante de laine brûlée et dut plonger de nouveau dans la cuvette. Après une série d'horribles convulsions, toux et larmes, il parvint à vomir dans un haut-le-cœur sur la faïence étincelante.

"Fallait manger quelque chose ce matin", lui dit une voix intérieure.

— Va te faire foutre, lui répondit Filippov, sa réponse sonnant fort, amplifiée par la cuvette des toilettes.

Il se sentit comme la petite Alice qui regarde dans le terrier du lapin en écoutant le son de sa propre voix et en s'étonnant de l'immensité de l'espace qui s'ouvre à elle dans le trou noir. Filippov essayait de se relever sans résultat, comme aspiré à son tour. Seulement, à la place d'un chapelier fou, d'un chat ricanant et d'une chenille complètement défoncée, il eut la vision du démon du vide qui se foutait de

lui, réclamant d'être rempli, de nouvelles fêtes, de nouvelles têtes, de *single malt*, de bouffe de luxe et de tubes MTV non-stop.

— T'as passé la moitié de ta vie à picoler, se moquait le démon. Qui va te le rendre, ce temps ? Tu crois que tu vas le récupérer à la fin comme pour les taxes à la douane ? Tu te pointes au terminal des départs, tu sors les factures, tu montres les fringues que t'as achetées et tu signes le formulaire ? Ben non, mon gars, ça marche pas comme ça. La moitié de la seconde moitié de ta vie, tu la passes à dormir…

— Va te faire foutre, répéta Filippov en coupant avec la paume l'épais filet de bave amère qui ne voulait pas s'arrêter de pendre du coin de sa bouche. Tu me gonfles…

— Toi aussi, éclata de rire le démon avant de retourner dans ses mystérieux abîmes dont Lewis Carroll n'aurait pas osé rêver.

L'odeur de laine brûlée refit son apparition. Filippov frémit mais fut incapable d'expulser quoi que ce soit de plus, et la douleur causée par ce vain effort illumina son cerveau comme une fusée de détresse. Éclairant ses recoins les plus secrets et les plus sombres, cette odeur le ramena à ces jours lointains où il allait avec ses parents chez sa grand-mère pour tuer le cochon.

On prenait toujours les porcelets par deux. Ils s'appelaient toujours Michka et Zinka, ce qui poussa Filippov à éviter soigneusement toute sa vie les gens qui portaient ces prénoms. On les nourrissait toute l'année pour les saigner à l'automne, le 7 novembre[1]. Il n'y avait là aucune allusion historique, on se

1. Jour férié en URSS, anniversaire de la révolution d'Octobre.

préparait juste pour les fêtes. Surtout qu'on ne pouvait conserver une telle quantité de viande dans la cave qu'en période de grand froid. Le petit Filippov se cachait dans le *bania*[1] ou s'enfuyait de la ferme pour ne pas entendre leurs hurlements désespérés et ne pas penser à ce qu'on leur faisait. Mais l'odeur du poil brûlé lorsque les animaux sans vie étaient passés au chalumeau s'incrustait partout. Même le joli chemisier de sa mère exhalait cette odeur alors qu'il se blottissait contre elle à table et que tout le monde vociférait en croyant chanter.

— Eh ! La jeune femme obsédée par le taxi tambourinait à la porte : Vous dormez ?

Filippov grimaça, cracha dans la cuvette et déplia lentement les genoux en essayant de ne pas faire déborder son mal de crâne.

— Tout va bien, lança-t-il. Je sors.

En s'attardant devant le miroir, il découvrit enfin la cause de l'odeur. La partie droite de sa barbe et de sa moustache était distinctement fondue, l'extrémité des poils était couverte de minuscules billes transparentes, incroyablement belles. Cette moitié de son visage ressemblait maintenant à une espèce d'animal marin aux multiples petites pinces opaques, ou à la voûte d'une grotte profonde couverte de fragiles stalactites miniatures. Sur ses lèvres, comme des limaces oblongues, brillaient des cloques blanches.

Qui lui avait brûlé la barbe et pourquoi, Filippov n'en avait aucun souvenir.

1. Sauna traditionnel russe.

— Tu pars aussi ? dit-il en sortant de la salle de bains et en posant sur la jeune femme un regard plein de tristesse.

Celle-ci avait enfilé une parka rouge sans la fermer et attendait au milieu du vestibule. Elle tenait le manteau de Filippov.

— Je viens avec vous.

— Où ça ? Filippov s'arrêta pour essayer de se rappeler son plan.

Il ne s'en souvenait plus.

— Dans le Nord.

— Pour quoi faire ?

— Voir l'aurore… manger de la *stroganina*[1]… Vous avez promis.

— Ah oui ? – Il soupira tristement et sentit l'air se remplir du parfum du Balblair dix-huit ans d'âge qui n'avait pas fini de se dissoudre en lui : C'est tout ce que j'ai promis ?

— Et aussi de vous marier avec moi.

— Je vois… Et tu es ? Rappelle-moi, s'il te plaît.

La fille sourit et Filippov comprit pourquoi leur relation avait pris cette tournure au cours de la nuit.

— Je suis Nina.

— Ne mens pas.

— C'est vrai.

Il se frotta le visage avec ses paumes humides comme pour effacer quelque chose.

— Mannequin ?

— Oui. Je vous l'ai dit hier. Depuis six mois déjà.

— C'est bien… Dis-moi, je ne t'ai pas fait cadeau de ma carte bancaire ?

1. Spécialité sibérienne. Fines tranches de viande ou de poisson cru congelé qui fondent sur la langue.

— Non.

— Alors qu'est-ce que je t'ai offert ?

— Un smartphone.

— Passe-le-moi une minute, s'il te plaît.

Elle tira de la poche de son anorak un iPhone noir et le tendit à Filippov. Il grimaça en parcourant les messages, ne trouvant pas ce qu'il cherchait, puis sortit la carte SIM et rendit le téléphone à la jeune femme.

— Tu es belle, Nina.

— Merci… Ça veut dire que vous ne m'emmenez plus dans le Nord ?

— Non. Je n'ai pas envie d'y aller non plus.

— Et vous ne me donnerez pas de rôle dans votre spectacle ?

— Tu es comédienne ?

— Non.

— Alors non.

Elle se renfrogna.

— Dommage… Je vous ai cru.

Filippov lui prit son manteau des mains et poussa de nouveau un soupir si profond que les saveurs exquises des vallées écossaises se répandirent dans tout le vestibule.

— Je t'envie, dit-il.

Filippov devait aller dans le Nord pour deux raisons. Primo, parce qu'il était un fumier. Et secundo, parce qu'il était un lâche. C'est précisément pour ça qu'il s'était saoulé en compagnie d'inconnus au point qu'une Nina avait dû le réveiller dans ce vestibule étranger. Comment il avait atterri là, il n'en gardait qu'un vague souvenir.

Dans le taxi, il alluma une cigarette et la jeta immédiatement par la fenêtre. Le paquet prit le même chemin.

— Vous auriez mieux fait de me le donner, dit le chauffeur.

— Une autre fois.

Filippov baissa les yeux et comprit pourquoi le chauffeur lui demandait ses cigarettes. Des paquets de Marlboro, LM, Zolotaïa Yava, une trentaine de paquets au moins, étaient alignés dans le profond vide-poches en plastique de la portière.

— Tu fais des réserves pour l'hiver ?

— Ils sont vides.

Filippov tendit la main et ouvrit un paquet.

— Alors pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ? demanda avec condescendance le taxi. Si un passager a envie de fumer, où est-ce qu'il va mettre les cendres ? Mon cendrier est cassé depuis longtemps.

— Logique, acquiesça Filippov en s'installant plus confortablement.

Le monde des imbéciles lui était familier, et pas seulement dans son travail. Bien avant qu'il ait du succès et largement avant qu'il ne lance des œillades à sa gueule étalée dans les kiosques sur les couvertures des magazines, Filippov aimait déjà pousser les gens à bout, même jusqu'à ce qu'ils en viennent aux mains. Un hiver, alors qu'il n'avait plus un kopeck en poche et que des amis lui avaient prêté leur datcha pour ne pas la laisser sans surveillance, il s'était lié d'amitié avec un rat de la maison. Il l'avait appelé Petka et l'avait dressé pour que, quand il sifflait, le rat entre dans une boîte à chaussures Salamander appartenant à ses hôtes. Il emmenait cette boîte à ses rendez-vous avec les producteurs et les directeurs artistiques des plus grands théâtres de Moscou. Dès qu'on lui demandait ce qu'il y avait dans

sa boîte, il soulevait le couvercle de bon cœur. À ses vieux amis de l'école de théâtre, de moins en moins nombreux, ceux qui ne s'étonnaient pas de ses mésaventures, Filippov expliquait que Petka était plus qu'un ami pour lui. Petka avait su montrer à Filippov qui il était vraiment.

— Juge par toi-même, disait-il à l'un de ses derniers amis qui acceptait encore de payer pour lui au restaurant. Je me lève le matin dans cette datcha, je fouille tous les placards et je ne trouve rien d'autre qu'un paquet de chips. Vide. Je me dis : espèce de Pink Floyd, c'est une blague ou quoi ? J'ai la dalle, moi. Il me reste plus que du pain. Et encore, juste deux tranches. Parce que les rats ont presque tout chouravé. Je mets les deux tranches de pain dans un sachet en papier, et je le suspends sur un fil pour qu'ils ne puissent pas l'atteindre. Tu vois le genre de fil qui traverse toute la pièce ? Pour sécher le linge ? Bref, j'entre, et je vois ce petit génie qui avance, sur la corde, vers le sachet. Les pattes en l'air, comme un alpiniste. Il s'emmerde pas, je me dis. J'attrape ma batte, je m'approche de lui, je m'apprête à le frapper. Et j'y arrive pas.

— Pourquoi ?

— Ben, tu comprends… Il s'était montré tellement persévérant. Comme un tank. Il me regarde, mais continue d'avancer quand même. Il sait pourtant que je vais le démolir, mais il ne s'arrête pas. C'est là que je me suis dit, bordel, mais c'est moi. Il est comme moi, tu comprends ?

— Non.

— Laisse tomber. Commande-moi encore cinquante grammes de vodka. Question bouffe, ça va comme ça.

L'amitié de Filippov et Petka ne dura pas longtemps. Un jour qu'il était fin bourré, il fit tomber la boîte qui contenait son ami dans le métro à moitié vide, et lorsque deux dandys caucasiens se mirent à le tabasser, il n'hésita pas à répéter trois fois que l'animal n'était pas à lui. C'est ainsi qu'il renonça à son ami et découvrit par la même occasion qu'il était un lâche.

— Vous allez où ? demanda amicalement le chauffeur, rompant le fil embrumé des souvenirs de Filippov.

Il ouvrit les yeux mais ne tourna pas la tête.

— Chez ta sœur.

— Pourquoi tant de grossièreté ?

— Si tu continues à l'ouvrir, je change de taxi.

Il s'était évanoui dans l'avion parce qu'il en avait envie, en quelque sorte. Déjà quand il était au bar en attendant l'embarquement, Filippov se disait que ce serait formidable si son corps imbibé pouvait atteindre sa destination en laissant là son être désincarné fixer son verre de whisky.

Il écoutait une chanson maussade de Tom Waits et s'imaginait à la place du héros qui suppliait sa bien-aimée de se coucher sur sa tombe et de poser sa joue à l'emplacement de son cœur. En fait, Filippov se sentait plus mélancolique encore que le personnage de Tom Waits. Ce dernier avait seulement perdu son cœur. Pour compenser, Tom promettait de sa voix caverneuse que si le ciel tombait sur la terre, les oiseaux tomberaient avec lui et il serait alors possible de les attraper.

"C'est peine perdue, pensa Filippov dans le tempo du blues lancinant. Ils se sauveraient. Ils ont les pattes solides."

Il aurait aimé lui aussi atteindre sous terre avec ses mains froides et engourdies la bien-aimée de Tom Waits, mais celle-ci ne le remarquerait même pas. En nécrophile avisée et exigeante, entre les deux macchabées, son choix se porterait sur Tom le romantique et l'enroué.

En attendant, le souhait de Filippov de voir son corps imbibé voyager séparément de lui fut exaucé. Après deux heures de vol, son corps se leva de son siège, se rendit aux toilettes et s'y évanouit, s'abandonnant une quinzaine de minutes, la bave coulant du coin gauche de sa bouche, puis il remua de nouveau, s'agrippa au bord du lavabo, se releva péniblement et ouvrit le robinet.

À l'extérieur, un impatient décela tout de suite ces faibles signes de vie.

— Vous en avez encore pour longtemps ? Il y a la queue ici, figurez-vous !

De retour à sa place, Filippov but une lampée de grappa qu'il avait achetée par précaution à Domodedovo et regarda autour de lui comme s'il ne comprenait pas où il se trouvait. Il se redressa même sur son siège pour mieux voir la cabine.

— Dis-moi, où est-ce qu'on va ? demanda-t-il à sa voisine en survêtement rose.

Elle ressemblait à une Britney Spears de quarante ans qui aurait fait une formation de comptable, aurait sacrément grossi et n'aurait jamais été dans le show-biz. En tout cas, la peau de son visage rappelait plus l'arrivée du printemps, lorsque la neige devient poreuse et brillante sous les premiers rayons du soleil, que les soins minutieux des virtuoses du maquillage. Sa courte et coquette "permanente à frange", comme la qualifia intérieurement Filippov,

se composait de cheveux décolorés, jaune hépatique, pas des plus épais.

Flattée par son attention, l'ersatz de princesse pop enleva l'écouteur de son oreille et sourit.

— Vous disiez ?

— Je demandais où on va.

Le visage de l'ersatz en rose afficha une certaine perplexité. Ce n'était pas tout à fait la question à laquelle elle s'attendait après plus de deux heures de vol. Elle aurait plutôt imaginé quelque chose du genre "Vous aimez le ski ?" ou n'importe quelle autre futilité servie par les hommes pour entamer la conversation, mais entendit pourtant précisément cela.

— Où allons-nous ?

Filippov la regardait avec le plus grand sérieux, attendant visiblement une réponse. Le cerveau rose de la princesse quadragénaire crut déceler un piège et elle se tendit. Les traces de cet effort apparurent nettement sur son front au niveau des sourcils. Elle réfléchissait.

— Comment ça, où ? Dans le Nord…, dans votre ville natale.

— Ma ville ? Parce que tu sais où je suis né ? fit Filippov.

— Bien sûr. C'est vous qui me l'avez dit.

Filippov fronça lui aussi les sourcils, se racla la gorge, se frotta le front, puis regarda fixement sa voisine.

— Quand ça ?

— À l'aéroport. Avant le décollage.

Elle enleva son deuxième écouteur et éteignit la musique sur son smartphone.

— Parce que nous nous connaissons ? demanda Filippov avec méfiance.